

La paresse ne fit jamais sa marque dans le monde et ne la fera jamais.

La paresse n'a jamais gravi une colline, ou surmonté une difficulté qu'elle pouvait éviter.

L'indolence a toujours failli dans la vie et failira toujours.

C'est dans la nature des choses qu'elle ne doit jamais réussir.

C'est un fardeau, une peste,—toujours inutiles et misérables. Burton, dans son curieux livre, le seul dit Johnson qui le matin me faisait lever deux heures plus tôt que je ne le désirais, décrit les causes de la mélancolie comme branche principale de la paresse. "La paresse," dit-il, est la mort du corps et de l'esprit, la nourrice de la méchanceté, la mère de tous les maux, un des sept péchés mortels, et le cousin du diable...

Un chien paresseux sera galeux; comment une personne peut-elle s'en exempter?

La paresse de l'esprit est encore pire que celle du corps; l'esprit, sans emploi, est une maladie, c'est la rouille de l'âme, c'est une calamité, c'est l'enfer.

Comme dans les eaux dormantes, où les vers et les immondices augmentent; les idées corrompues et méchantes abondent chez la personne paresseuse; l'âme est souillée...

J'ose ajouter hardiment que celui qui est paresseux, qu'il soit de la condition qu'il voudra, riche, bien allié, fortuné, heureux (donnez-lui tout ce que son cœur puisse désirer de choses et de bonheur, tout le contentement possible) tant qu'il sera paresseux, il ne se plaira jamais, ne sera pas bien de corps ni d'esprit; toujours fatigué, toujours malade, toujours contrarié, toujours dégoûté; pleurant, soupirant, se défiant; offensé du monde, de tout objet, se désignant mort ou emporté sur les ailes chimériques de quelques fantaisies.

Burton en dit encore beaucoup plus à cet effet; mais il se résume par un précepte.

Ne soyez pas solitaire. Ne soyez pas paresseux. Le travail et la science sont désormais les maîtres du monde a dit *De Salvandy*.

J. B. FREDERIC.

CONTES D'AUTOMNE.

LA LÉGENDE DES AULNES.

Je ne sais rien de plus touchant que l'histoire qui m'était contée ces jour-ci dans un village. Cette histoire n'est qu'une légende, mais qui pourra jamais dire combien on a pleuré, combien on pleure aujourd'hui encore à l'entendre! Les larmes font vivre; elles donnent leur éloquence aux choses. Allez du reste dire aux habitants du petit village de... que Lucile n'est pas morte des suites d'une valse et qu'aujourd'hui encore son fiancé et elle, ombres chéries réunies dans la même tombe, ne se lèvent pas au lever de la lune, pour danser sur l'herbe du cimetière leur danse favorite! Allez le leur dire, et verrez comment vous serez reçu!

* *

Lucile était, de son vivant, la plus douce, la plus charmante fille du village. La calomnie et la médisance n'avaient jamais eu prise sur elle; on la citait partout pour sa vertu. Sa mère et son père l'avaient élevée avec un soin jaloux, avec une sollicitude éclairée; ils n'en avaient fait ni une prude, ni une coquette. Aussi les jeunes gens conversaient-ils avec elle, la rencontrant sur la route, sans que personne y trouvât à redire. Ils savaient qu'elle aimait la danse, qu'elle en était folle, et lorsqu'il y avait quelque fête en perspective, ils

se plaisaient à lui demander la faveur d'une valse; c'était une faveur dont elle se montraient pas chiche, et on racontait même dans le village que souvent on la voyait faire des quadrilles avec des libellules qui abondaient dans les clairières de la forêt. Le lecteur a sans doute surpris plus d'un quadrille dansé par ces insectes, tout vêtus d'or et de diamants. C'est un merveilleux spectacle. Ils sont toujours quatre à quatre; et quand, suspendus aux rayons du soleil, ils entrent en danse, se balançant, faisant la chaîne et la pastourelle, réglant leurs mouvements sur cette musique idéale qui vient du ciel et de la terre, du bruit de l'eau et du murmure de la brise, du chant des oiseaux et du susurrement des insectes, on croirait assister à une féerie où tout est vrai, tout, même l'in vraisemblable. Lucile aimait à se mêler à ces pyrrhiques d'une nature en fête; elle rythmait ses pas sur les balancements des libellules, s'animant, s'emportant à mesure, jusqu'à ce qu'elle vint tomber, hors d'haleine, épuiser, sur le tapis vert de son bal improvisé. Ses parents lui adressaient de doux reproches; mais elle n'y prenait garde.—Je ne fais pas de mal! leur disait-elle. Il n'y avait rien à lui répondre. Elle ne faisait pas de mal; pourquoi l'eût-on grondée d'avantage?

* *

Sur ces entrefaites, un beau garçon du village la demanda en mariage; il avait du bien et de la conduite; on n'hésita pas à la lui accorder; et elle, elle se laissa faire. Jean était un beau valseur, et bien souvent, quand la dernière note de l'orchestre s'était éteinte et que danseurs et danseuses avaient déjà regagné leur place, ils se laissaient encore emporter, elle le lui, dans un tourbillon final. Ils tournaient, tournaient jusqu'à ne plus pouvoir tourner du tout, jusqu'à tomber sans mouvement sur leur banc. Comment n'aurait-elle pas pris pour mari un homme qui avait pour la valse à trois temps la prédilection qu'elle portait elle-même à cette danse des dieux?

Le contrat de mariage fut bien vite rédigé; ils se donnèrent mutuellement tout ce qu'ils possédaient, tout, jusqu'à leur cœur, jusqu'à leur amour pour la danse, et on convint que le dimanche qui précéderait la noce, il y aurait chez les parents de Lucile un grand bal, où on enterrerait réciproquement la vie de fille et de garçon.

* *

Les deux familles convoquèrent à cette fête le ban et l'arrière-ban de la contrée; et lorsque, le fameux jour étant enfin arrivé, on entendit retentir les premiers accords de l'orchestre, ce fut comme un délire universel. Tout le monde voulait faire fête aux jeunes et beaux fiancés. On vit à cette occasion ce qu'on n'avait jamais vu. Les anciens du village ouvrirent le bal, et ce fut un centenaire qui dansa avec Lucile la première mesure de la première valse. On le voit, les plus heureux augures semblaient s'être réunis pour assurer aux fiancés longue vie et bonheur parfait. Mais le ciel en avait déjà décidé autrement. Lucile, elle aussi, aimait trop le bal! Elle dansa toute la nuit, et le lendemain, matin, quand elle sortit pour regagner la maison, elle sentit un froid entre les deux épaules.

C'était la mort qui venait de la marquer de son sceau.

Vous dirai-je cette longue agonie? Lucile avait de la force d'âme; elle ne se fit aucune illusion, elle comprit que tout était fini; et elle s'éteignit, le sourire sur les lèvres, un soir, après l'*Angelus*. Elle était morte de la phthisie galopante: toujours, hélas! le galop galopant; toujours la valse effrénée, la valse sans fin! La phthisie elle-même s'était mise de la partie; ce fut ce mal sans nom, ce mal sans pitié

qui fut son dernier partner et qui l'emporta, inanimée et sans vie, dans un monde meilleur.

* *

Ce fut une lamentable cérémonie que l'enterrement de Lucile. Tout le monde pleurait. Jean,—hélas, il n'avait été fiancé qu'à la mort!—avait peine à se soutenir. Le reste de la journée, il se tint enfermé, ne voulant ni boire ni manger, refusant toute consolation.

Quand le soir fut venu, il sortit, errant à l'aventure, sans même se douter que ses pas le portaient vers le cimetière du village. La lune était dans son plein; elle versait sa douce et amicale clarté sur les aulnes qui entouraient le champ du repos; on eût dit qu'il y avait comme un frissonnement de vie dans ces arbustes chers à la légende et où les habitants du village voyaient comme autant de génies bienfaisants chargés de la garde des morts.

Le pauvre fiancé s'approcha de terre ou reposait Lucile; ses yeux étaient obscurcis de larmes; il avançait, foulant aux pieds plus d'une tombe, sans entendre les plaintes étouffées qui se levaient sur ses pas, comme pour lui reprocher de troubler le sommeil des morts.

Il était à quelques pas à peine du but de son pèlerinage, lorsqu'il aperçut une forme blanche qui se dégageait du bouquet d'aulnes au pied duquel dormait Lucile...

Nul doute! C'est elle! C'était sa fiancée qui venait à sa rencontre!

Il se précipita pour l'étreindre, pour l'arracher à son linceul, pour la ramener dans la réalité de la vie.

Mais à mesure qu'il approchait, Lucile semblait s'éloigner. Elle ne marchait pas. Elle suivait un mouvement rythmé, l'oreille tendue vers quelque mélodie invisible. Puis tout à coup elle tournait sur elle-même, se balançant comme on fait dans la valse et gagnant ainsi les bouquets d'aulnes voisins, qui tous s'inclinaient devant elle, comme pour lui livrer passage. La lune éclairait son front d'une lueur pâle: elle souriait, tendant les bras au pauvre fiancé, qui, sensiblement, et comme gagné à son tour par cette harmonie étrange, s'était mis à faire comme elle, à rythmer sa marche, à tourner sur lui-même, valsant, valsant encore, valsant toujours. Parfois il croyait atteindre Lucile, la toucher, la saisir. Mais en vain. Lucile lui échappait sans cesse, lui échappait toujours en semblant l'appeler davantage.

Ils allèrent ainsi jusqu'à l'aube, à travers les aulnes et un dépit des tombes; et ils iraient encore, si tout à coup si le pauvre fiancé hors d'haleine, n'était tombé sur la terre même où reposait Lucile.

La fatigue l'avait-elle gagné? S'était-il endormi?

La forme blanche se pencha sur lui comme pour le regarder, comme pour voir si c'était la mort ou le sommeil qui l'avait surpris!

Et lorsqu'elle l'eut bien considéré, un éclair de joie illumina son visage; puis ce fut tout. Le bouquet d'aulnes avait repris son immobilité. L'apparition avait disparu.

Le pauvre Jean dormait toujours. On le trouva, le lendemain matin, étendu sur la tombe de Lucile, mort comme était morte sa fiancée; le froid de l'aube avait fait coup double; il avait tué le fiancé comme il avait tué la fiancée.

On les réunit dans la même tombe, et les anciens du village vous diront quand vous voudrez, qu'il ne se passe pas de nuit que Lucile et son fiancé ne se lèvent de leur sommeil pour danser leur danse favorite le long des tombes et entre les bouquets d'aulnes. Ils aimaient trop le bal; c'est ce qui les a tués. Mais c'est aussi, dit la légende, ce qui les fait revivre après leur mort.

ROBINSON.